1

Passé la porte d'entrée, j'ai reconnu la voix de Jean-Do. Une voix grave, traînante qui donnait l'impression de vous dévoiler un secret millénaire, même si, la plupart du temps, ses propos étaient d'une banalité consternante. Jean-Dominique Trapenard, dit Jean-Do, artiste peintre, professeur de karaté et jules de ma mère. Elle l'avait rencontré six mois auparavant, lors d'une conférence intitulée : «Vivre centenaire grâce à l'aromathérapie ». Elle était revenue avec quatre flacons d'huile essentielle de fenouil et un nouveau mec sous le bras. Les présentations officielles avaient eu lieu trois semaines plus tard dans un restaurant du centre-ville appelé Les Jardins du monde.

– Je compte sur vous pour vous tenir correctement, avait grogné ma mère, comme si mon frère et moi avions l'habitude de manger avec les doigts et de lécher nos assiettes.

Les tables étaient bio, les chaises sans gluten et, sur la carte en papier recyclé, tous les plats contenaient du riz sauvage ou du boulgour équitable. Parfois les deux.

Au bout de vingt minutes d'attente dans une lourde odeur de cumin et un silence de mort (ma mère se rongeant les ongles, Louis absorbé par son portable et moi luttant contre une furieuse envie de clope), elle avait poussé un petit cri :

– Il est là !

Nous avions vu apparaître un grand chauve, la cinquantaine bien tassée, portant une chemise en lin terre de Sienne et un bouc poivre et sel. Cette version veggie du vieux beau s'était dirigée vers nous, souriant, puis nous avait tendu une main pleine de bagues.

– Namasté, les gars. Votre mère m'a beaucoup parlé de vous.

– On peut commander, maintenant ? avait demandé Louis sans lever les yeux de son écran.

Maman avait souri bêtement.

– Je prends le riz sauvage aux aubergines, avais-je déclaré, vaguement dégoûté, avant de sortir fumer une cigarette sur le trottoir.

*
* *

Jean-Do était agenouillé devant le téléviseur, la télécommande dans une main, le manuel d'utilisation dans l'autre. Depuis qu'il avait pris ses quartiers dans notre appartement, il passait son temps à triturer avec autorité tous nos appareils électroniques. Il avait « réglé » les fonctions du micro-ondes, la minuterie du thermostat, le

radioréveil de ma mère, les données de son smartphone, la ventilation du séchoir et, dans son élan, purgé tous les radiateurs.

– Salut Jean-Do, ai-je lancé en me dirigeant droit vers la cuisine.

– Salutations, mon grand, a-t-il répondu en inclinant vers moi son crâne chauve et luisant.

Penchée sur le plan de travail, ma mère coupait des dés de tofu sur une planche en bois.

– Ce serait bien qu'il fasse l'entretien de la chaudière et qu'il s'occupe du joint de la douche, ai-je dit en jetant un œil sur l'étrange bouillon jaune et huileux qui frémissait dans une casserole.

– Il veut juste rendre service, a-t-elle répondu.

C'était plutôt rare qu'elle laisse un jules investir les lieux de cette façon. Notre appartement était un sanctuaire, une enceinte qu'elle avait bâtie autour de nous trois comme si nous avions besoin d'être protégés du monde extérieur. Peu d'hommes avaient obtenu l'autorisation de passer la porte, et la plupart d'entre eux avaient dû se contenter de poireauter sagement sur le paillasson pendant que ma mère finissait de se préparer. Elle ne découchait jamais. Par conséquent, j'ignorais comment elle s'y prenait quand elle avait envie de passer la nuit avec un mec. Si je lui avais posé la question, elle m'aurait sans doute répondu sans détour, mais ce n'était pas le genre d'information que j'avais envie de connaître.

J'ai allumé une cigarette. Elle m'a lancé un regard noir

avant d'ouvrir grand la fenêtre de la cuisine en soupirant. Elle avait arrêté de fumer depuis quatre mois, balayant d'un revers de main vingt-sept années de tabagisme forcené durant lesquelles nos fringues sentaient tellement le tabac que j'ignorais le parfum de notre poudre à lessiver…

– Mets la table, c'est bientôt prêt.

– Je ne dîne pas avec vous.

– Quoi ? Tu pourrais prévenir, quand même !

– Désolé. Je vais à une fête avec Mehdi. On mangera un truc en chemin, ai-je dit en passant mon mégot sous le robinet.

– Ce n'est pas parce que tu es majeur que tu peux tout te permettre, Antoine. Tant que tu vivras ici, les règles resteront valables pour toi aussi. C'est une question de respect…

Louis et moi avions descendu les poubelles, relevé la lunette des toilettes, débarrassé la table et vidé le lave-vaisselle plus souvent qu'à notre tour. On n'était pas irréprochables mais suffisamment bien élevés pour savoir qu'on était de bons garçons. Ma mère n'avait jamais eu besoin de prononcer des mots comme « règles » ou « respect » pour nous éduquer. Notre vie à trois s'était construite sur une suite d'accords tacites, de tâches assumées en silence. Pourtant, depuis quelque temps, j'avais remarqué qu'elle tentait d'asseoir une autorité aussi gratuite qu'absurde. Forcément, je soupçonnais le grand chauve d'y être pour quelque chose.

J'ai ouvert le frigo à la recherche d'un aliment qui aurait un peu de goût. Je commençais à en avoir ma claque du Quorn, des lentilles et du potage aux fèves. Coincé derrière une brique de lait d'amande et un reste de houmous, j'ai trouvé un antique morceau de parmesan tout craquelé.

– Il n'y a plus de yaourts, ai-je dit l'air de rien, il faudrait penser à en racheter aux prochaines courses.

Ma mère a marmonné un truc que j'ai préféré ignorer, et je suis sorti de la cuisine en grignotant mon morceau de fromage.

J'ai frappé à la porte de la chambre de Louis mais je suis entré sans attendre la réponse. J'espérais toujours le surprendre en train de se tirer sur la tige, mais jusqu'ici il fallait reconnaître qu'il était plutôt discret.

– Maman veut que tu mettes la table.

Il était allongé sur sa couette Tintin, une main dans le caleçon, une autre sur le clavier de son ordinateur portable.

– J'ai pas faim, a-t-il marmonné.

Je me suis rappelé le jour où ma mère m'avait annoncé que j'allais avoir un petit frère. Il y avait une telle excitation dans sa voix que je m'étais senti obligé de sourire, de battre des mains et de lui montrer ma joie. À l'époque, je me disais que cette histoire ne durerait pas. Du haut de mes quatre ans, j'étais persuadé que maman finirait tôt ou tard par se débarrasser de cette chose qui braillait sans arrêt, empêchait tout le monde de dormir et n'était